

Un portrait présumé d'Eléonore Duplay, « fiancée » de Robespierre

Charles –Joseph Vatel, auteur de *Charlotte Corday et les Girondins* (1864-1872) et des *Recherches historiques sur les Girondins*, (1873), a rassemblé, au cours de ses recherches, une collection exceptionnelle et diverse, comprenant peintures, dessins, objets variés. Donnée à la ville de Versailles en 1885 puis reversée au musée Lambinet en 1932, cette collection lui avait permis de travailler à partir de sources réelles et d'étayer son propos d'historien. Si la majeure partie des 500 numéros de cette collection est constituée de pièces concernant l'iconographie de Charlotte Corday et de Marat, elle comprend aussi quelques documents étonnants, tels ce portrait présumé d'Eléonore Duplay, fiancée de Maximilien de Robespierre. Malheureusement, bien que Vatel nous ait laissé une fabuleuse documentation sur les circonstances de ses achats, sur les recherches qu'il a pu mener autour des œuvres, comme sur ses hypothèses, nous n'avons rien retrouvé au sujet de ce portrait, pourtant bien recensé dans le fonds. S'il semble user de beaucoup de méticulosité dans la documentation des œuvres, c'est aussi pour, parfois, avouer qu'il s'est trompé. Nous ne pouvons donc que le suivre dans l'identification du portrait, qui, on verra plus loin, nous pose tout de même quelques questions.

La famille Duplay



Anonyme, *Portrait d'Eléonore Duplay*, Musée Lambinet Versailles

Si l'on en croit Maurice Duplay, qui écrit un *Robespierre chez les Duplay* en 1928, et utilise des sources familiales afin d'élaborer son propos, « Maurice Duplay était un patriarche », en 1791. Menuisier bien établi à Paris, propriétaire de 3 maisons et locataire d'un immeuble de rapport assez spacieux organisé autour d'une cour intérieure rue Saint Honoré, il appartient à la bourgeoisie aisée, et prodigue à ses enfants une éducation soignée, le collège d'Harcourt puis des cours particuliers avec un maître es-arts de l'Université pour son fils, le couvent des religieuses de la conception (ou de l'Assomption) pour les quatre filles.

Sa femme Françoise Eléonore, née Vaugeois, est issue aussi du même milieu de la menuiserie. Originaire de Choisy le Roi, d'après le contrat de mariage daté de 1766, et transcrit par Stéphane Pol, elle semble rejoindre son mari dans l'amour de la vertu et de la simplicité, et engager leurs enfants à suivre leur exemple.

Les portraits littéraires que les auteurs ont laissés de la famille vont tous dans le même sens, soulignant pureté, sévérité, attachement à la vertu antique. Mais peut-être est-ce pour forcer le rapprochement avec leur modèle démocratique incomparable, bientôt abrité dans leur maison lorsque sa vie est en danger, l'été 1791 : Robespierre. "Si Maurice Duplay adopta les principes démocratiques, a dit Philippe Le Bas le fils, c'est que sa probité à toute épreuve, ses mœurs pures et sévères, le portaient à regarder comme possible l'exécution de ces idées de vertu antique qui faisaient alors battre tant de cœurs honnêtes; c'est qu'il prenait au sérieux les projets de réforme sociale; c'est qu'il était prêt, avec joie, à bien des sacrifices personnels à ce qu'il regardait comme un acheminement au bonheur public". Les Duplay se rendent souvent aux assemblées du club des Jacobins, situé à quelques pas de leur domicile, rue Saint-Honoré.

Eléonore, vertueuse et sévère

Eléonore, leur fille aînée, est surnommée Cornélie Copeau, à l'instar de l'illustre mère des Gracques. "D'une figure plutôt ingrate, elle surprenait par une froideur et une rigidité morale peu en harmonie avec ses vingt ans"¹². "C'était, affirmait Philippe Le Bas, un de ces esprits sérieux et justes, un de ces caractères fermes et droits, un de ces cœurs généreux et désavoués, dont il faut aller chercher le modèle dans les beaux temps de la République ancienne." "Ame virile, disait Robespierre de son amie, elle saurait mourir comme elle sait aimer..."¹³. Enfin, bien plus dur, le portrait au vitriole du *Correspondant* d'après un pastel présenté à l'exposition centenaire de la Révolution en 1889: "lèvre pincée, œil glauque, cette absence de couleur et d'attrait de gaieté et de sourire, faisaient bien de cette chlorotique et peu sympathique jeune fille la digne accordée de l'orgueilleux et bilieux dictateur, à l'œil aussi ophidien comme le sien".

Un portrait ambivalent

Si le sentiment direct et fruste dégagé par le personnage représenté sur le portrait du musée Lambinet correspond bien à cette dernière description, il est par contre fort éloigné du pastel conservé au musée Carnavalet, pastel

¹ Maurice Duplay, *Robespierre chez les Duplay*, Paris, 1928

² Maurice Duplay, *Robespierre Amant de la Patrie*, Paris, 1928

³ Stéphane Pol, *Le conventionnel Le Bas*, s.d, mémoires de la veuve Le Bas,



Anonyme, *Portrait d'Elisabeth Duplay*, pastel, vers 1792, collection privée, reproduit par Stéphane - Pol

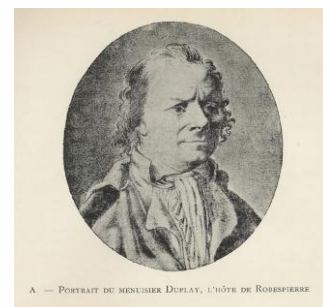


Anonyme, *Portrait d'Eléonore Duplay*, pastel, Musée Carnavalet, vers 1792

Légué par un descendant de Simon Jambe de bois, neveu de Duplay, devenu secrétaire intime de l'Incorruptible. Assez proche dans sa facture du portrait d'Elisabeth, sœur cadette d'Eléonore, future épouse de Philippe Le Bas, l'ami proche de Saint-Just, et retenu comme un portrait authentique de la jeune fille, ce pastel, exécuté certainement dans les années 1792, a fait l'objet de toutes les attentions de Pascal de la Vaissière en 1982⁴. Non attribué, mais rapproché d'un art sous influence Davidienne, de l'œuvre de Mme Labille Guiard peut-être, dans l'atelier duquel Eléonore est peut-être venue s'exercer à la peinture, ou encore de Gérard ou de Prud'hon, qui fréquentaient les salons de la famille Duplay, ce portrait tranche avec notre portrait de facture malhabile et populaire.

Dans ce dernier, le personnage fixe le spectateur d'un regard noir mais malicieux, et montre franchement un billet où se lisent les mots suivants: " Mes amis, je suis bien comptant de nous voir en République etc...". Daté donc de 1792, et figurant une femme d'âge mûr, le portrait ne peut alors représenter Eléonore, âgée d'une vingtaine d'année à cette période. L'habitude de porter près du cœur l'effigie de son fiancé aurait pu permettre, s'il s'était agi d'elle, de représenter Robespierre, qui en 1792 commence à afficher une amitié amoureuse pour la jeune fille. Maurice Duplay parle d'ailleurs d'un "médaillon de Maximilien par Collet", qu'elle gardait "comme une relique",

après Thermidor. Mais les traits du fiancé sagement présenté sur le cœur de notre modèle sont bien différents de ceux de Robespierre. Si Vatel a pu identifier le portrait comme étant celui d'Eléonore Duplay, peut-être alors s'agit-il de Françoise Eléonore Duplay, mère de la "fiancée de Robespierre", affichant l'effigie de son mari dont les traits sont peut-être reconnaissables.



Anonyme, *Portrait de Maurice Duplay*, pastel, vers 1792, collection privée, reproduit par Stéphane - Pol

4 *Pastels du musée Carnavalet, Paris, 1982*

Robespierre, la famille et les femmes.

Si l'on ne peut remettre en doute les sentiments d'Eléonore Duplay pour son illustre locataire, les propos de ce dernier, qui se qualifiait lui-même "d'Amant de la Patrie" en attendant des jours plus favorables pour se marier, sont célèbres. L'amour platonique du grand homme est décrit par Philippe Le Bas notamment, et il est intéressant de l'éclairer à la lumière de ses idées à l'endroit de la famille. On a beaucoup écrit sur le climat serein qui régnait chez les Duplay, et qui a pu former comme un lieu de ressource familiale pour un homme qui en avait cruellement manqué. C'était aussi un exemple, qui lui permettait de revendiquer des idées mûries quant à l'éducation des enfants, la famille formant la base d'une société régénérée, à partir de 1791, à la tribune des Jacobins. Peter Mc Phee ⁵explique ainsi la faveur que les femmes lui ont accordée, portant leurs enfants au devant du grand homme, en plus de l'attrait physique qu'il pouvait exercer. Il évoque aussi son appui à l'encontre des femmes, en admettant deux femmes de lettre au club des Jacobins (Louise de Keralio Marie Le Masson Le Golff) et en incitant l'ouverture des sociétés littéraires aux femmes afin qu'elles travaillent « à la gloire et au bonheur de la société » autant que les hommes.

Pourtant, Robespierre refuse tout droit politique à ces dernières, et contribue à la fermeture des sociétés féminines dès 1793. Ses détracteurs ne manqueront pas, alors, de fustiger la façon dont il exerçait un pouvoir séducteur contestable en direction de la gent féminine.

⁵ Peter Mc Phee, « La jeunesse de Maximilien Robespierre et ses attitudes envers la famille pendant la Révolution » in *Robespierre portraits croisés*, sous la direction de Michel Biard et Philippe Bourdin, Armand Colin, 2012